

# ÉDUCATION

## MAÎTRISES ET DOCTORATS



Une maîtrise en affaires pour les gens d'expérience

Page 2



Travail social: l'UQAM rejoint l'UdeM et l'Université McGill

Page 3



L'ÉTS emprunte la voie de la formation à distance

Page 4

CAHIER THÉMATIQUE G > LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 NOVEMBRE 2013



### DOCTORAT

## Les grandes bourses d'excellence ne garantissent pas la réussite

La statistique n'est que trop bien connue dans le monde universitaire: un étudiant au doctorat sur trois abandonne ses études avant d'obtenir son diplôme. «Des tonnes de raisons expliquent ce triste phénomène, à commencer par l'argent», affirme Vincent Larivière, professeur à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal, qui a découvert que le lien entre le financement et la réussite au doctorat est plus complexe qu'il n'y paraît.

MARIE LAMBERT-CHAN

Dans une étude publiée dans *La revue canadienne d'enseignement supérieur*, Vincent Larivière démontre que les étudiants québécois inscrits au doctorat entre 2000 et 2007 qui détenaient une bourse d'excellence des organismes subventionnaires fédéraux ou provinciaux étaient plus susceptibles de terminer leurs études que leurs collègues qui n'en avaient pas.

Logique? Oui, à une exception près. «Le montant de la bourse n'influe pas sur la probabilité de décrocher le diplôme», déclare M. Larivière. Autrement dit, le taux de réussite demeure le même, qu'un étudiant reçoive une bourse Vanier d'une valeur de 50000\$, renouvelable pendant trois ans, ou une bourse doctorale du Conseil de recherche en sciences naturelles et en génie du Canada de 21000\$ par année, pour la même période.

Malheureusement, le fédéral donne dans la surenchère de bourses, observe le professeur. «Une des façons les plus concrètes et les plus immédiates de mieux soutenir les étudiants au doctorat consiste à redistribuer ces fonds de manière plus égalitaire, plaide-t-il. Bien entendu, c'est un geste beaucoup moins spectaculaire que d'annoncer un petit nombre de superbourses offertes à la crème des étudiants. Mais, au moins, on assurerait la réussite d'un plus grand nombre de doctorants. Le gouvernement s'adonne plutôt à un mélange des genres imbuvable, où il remet une somme qui ressemble davantage à un prix et dont le montant — non imposable — est souvent supérieur au salaire de départ d'un professeur!»

#### L'intégration à la recherche

On pourrait croire que l'argent est le nerf de la guerre. Or, M. Larivière a constaté que les futurs docteurs ayant publié au moins un article scientifique au cours de leurs études étaient plus susceptibles d'achever leur programme, qu'ils soient boursiers ou non. «Les étudiants qui ont signé entre un et cinq papiers et qui, pourtant, n'ont pas reçu de bourse sont même plus nombreux à obtenir leur diplôme», précise-t-il.

Cela lui fait dire que l'intégration à la recherche aurait un impact peut-être plus important que celui des bourses d'excellence. «Un doctorant qui publie dans une revue scientifique ne le fait jamais seul, remarque M. Larivière. Cela signifie qu'il fait sans

doute partie d'un laboratoire ou d'un centre de recherche, qu'il côtoie des professeurs et des étudiants qui partagent ses intérêts de recherche et qu'il assiste à des séminaires. De cette façon, il participe à une vie intellectuelle lui permettant de briser l'isolement qui caractérise les études doctorales.»

Les mesures pour favoriser l'intégration à la recherche sont cependant difficiles à mettre en place, car elles sont fortement liées aux traditions de chaque discipline. «En sciences biomédicales, par exemple, les étudiants font leurs activités de recherche dans des laboratoires. Leur projet de thèse est souvent associé à d'autres études en cours. Ça se déroule dans un mode collaboratif. Du côté des humanités, les doctorants travaillent davantage en solo et ils ne sont pas systématiquement rattachés à un centre de recherche», illustre Vincent Larivière.

#### Pas facile, le doctorat!

Il propose la création de comités de thèse — comme cela se fait déjà dans son département — afin de pallier le manque d'in-

«On l'oublie trop souvent: faire un doctorat n'est pas facile.

Ce n'est pas tout le monde qui a ce qu'il faut pour y parvenir.»

teractions dont pourraient souffrir certains étudiants. «Ce groupe comprend trois ou quatre professeurs, dont le directeur de thèse du doctorant, et a pour objectif de fournir un meilleur encadrement, explique le chercheur. On sort ainsi de la dyade étudiant-directeur, où se créent des tensions à l'occasion.»

Si des doctorants ont du mal à se voir attribuer le fameux titre de *Philosophiae doctor*, c'est aussi parce qu'ils n'ont peut-être pas les compétences nécessaires, laisse tomber Vincent Larivière. «On l'oublie trop souvent: faire un doctorat n'est pas facile. Ce n'est pas tout le monde qui a ce qu'il faut pour y parvenir.»

«C'est malheureux, mais l'absence de barrières à l'entrée de plusieurs programmes de doctorat explique le taux élevé d'abandons», croit-il.

Cette situation ne permet pas de soutenir adéquatement tout un chacun, ajoute-t-il. «Ce n'est pas tout d'accepter tout le monde. Encore faut-il, par respect pour ces étudiants, leur offrir certaines ressources financières, comme c'est le cas dans les universités finlandaises, où les conditions d'entrée sont sévères, mais les bourses, systématiques et généreuses.»

Collaboratrice  
Le Devoir

## ÉDUCATION

EMBA

## Pour maîtriser ses affaires

Il y a 15 ans, Claude Turcotte a lancé son entreprise MaestroVision avec une bonne idée en tête: transformer la façon dont les stations de télé s'y prennent pour diffuser leur programmation. Mais, de l'idée à la réussite, il y avait une étape à franchir...

CLAUDE LAFLEUR

Claude Turcotte est un entrepreneur type: quelqu'un qui a une bonne idée, un savoir-faire et des habiletés... mais qui ignore maintes facettes de la conduite des affaires. Mais, aujourd'hui, Claude Turcotte avoue sans peine: «Si je n'avais pas pris deux ans de ma vie pour obtenir mon MBA — une maîtrise en administration des affaires — mon entreprise n'existerait plus!»

Au départ, M. Turcotte est un vendeur talentueux qui œuvre dans les équipements de studios de télé. «En 1998, je me suis lancé en affaires en me disant que j'étais capable de réussir», raconte-t-il. J'avais une bonne idée et les fonds nécessaires pour développer mon produit. Mais, ce dont je me suis rendu compte par la suite, c'est que je n'avais pas tous les outils qu'il me fallait pour réussir en affaires. Mon entreprise allait plus ou moins bien, puisque, entre la réussite et la faillite, la ligne est très mince!»

## Pour gens d'affaires

C'est là l'exemple d'un entrepreneur type, indique Stéphane Brutus, doyen associé de l'École de gestion John-Molson de l'Université Concordia. «Il s'agit souvent de quelqu'un qui a une bonne idée et qui est habile dans un ou deux domaines, dit-il, ce qui fait son succès. Par contre, plusieurs entrepreneurs se rendent compte, après quelques années, qu'ils ont certaines lacunes dans l'administration des affaires.»

«J'étais un bon vendeur, confirme Claude Turcotte, mais je ne savais pas comment faire un plan d'affaires ni un plan de marketing, ni non plus comment gérer les finances, le personnel, etc. Je me suis donc retrouvé au bord de la faillite, mon projet ne décollait pas.» Un bon matin, il décide d'assister à une présentation de l'École John-Molson qui propose un MBA pour gens d'affaires.

Il s'agit d'un EMBA, pour Executive Master in Business Administration. «Le programme de cours d'un MBA et d'un EMBA est le même, rapporte Stéphane Brutus. Il s'agit d'un programme général en administration des affaires, donc des cours en finances, en

«Sans cette formation, je ne serais plus en affaires aujourd'hui. Impossible!»

marketing, en gestion... La référence, c'est la clientèle visée, dans le cas d'un EMBA, on cible les gens d'affaires d'expérience et en plein emploi.»

Cette formation est donc structurée de façon à permettre à ceux-ci de combiner leurs fonctions et leurs études. Cette formation s'obtient en 18 mois seulement, à raison d'une journée de cours par semaine, données le vendredi ou le samedi. C'est néanmoins «tout un investissement», poursuit Claude Turcotte, qui raconte qu'il se levait tous les matins dès 3h30 afin d'étudier, avant d'entamer sa journée de travail à 9 heures. Outre la journée de

cours, il fallait consacrer de 20 à 25 heures par semaine aux études et aux travaux à faire, se rappelle-t-il. «Je travaillais tout le temps, tout le temps, poursuit-il, mais cela a été très payant.»

Ainsi, face à un tel défi, il a dû apprendre à faire des choix entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas, dit-il. «On apprend aussi à fonctionner de façon très efficace et à ne pas perdre de temps nulle part!, insiste-t-il. Le cerveau fonctionne à plein régime et on devient extrêmement efficace dans tout ce qu'on fait. C'est comme cela qu'on réussira!»

## Coup de chance

En outre, Claude Turcotte a bénéficié d'un coup de pouce inespéré. L'un des avantages inattendus pour un entrepreneur inscrit à l'EMBA étant de côtoyer des cadres de grande entreprise, il a ainsi étudié aux côtés de vice-présidents de Merck Frost, de Pratt & Whitney, de CIBC..., «tous des gens ayant énormément d'expérience!», dit-il, admiratif.

Stéphane Brutus confirme: «J'enseigne au programme EMBA depuis plusieurs années et, dans chaque cohorte (de 25 étudiants environ), on a un ou deux entrepreneurs.» Chaque cohorte est constituée de gens d'affaires qui possèdent une bonne dizaine d'années d'expérience. Comme le relate M. Turcotte, «pour être admis à l'EMBA, on doit passer une entrevue où sont évalués les connaissances et, sur-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le programme EMBA cible les gens d'affaires d'expérience et en plein emploi.

tout, l'apport qu'on pourra donner aux autres, car, disons-le franchement, on apprend davantage des collègues étudiants que des profs!»

En effet, la formation EMBA fait beaucoup appel aux travaux pratiques et en équipe. C'est ainsi qu'un jour, dans le cadre d'un travail d'équipe sur le lancement d'un nouveau produit, les collègues de M. Turcotte ont décidé d'utiliser l'exemple de son entreprise pour imaginer un concept. «C'est ainsi qu'on a travaillé sur l'idée d'un produit qui s'adresserait aux stations de télé de moyenne envergure», raconte l'entrepreneur. On a donc fait une étude de marché et j'ai appris à poser les bonnes questions aux

clients potentiels afin de concevoir un produit répondant à leurs besoins.»

Puis, de retour en entreprise, il a demandé à ses développeurs de concevoir un système... qu'il vend à présent à travers l'Amérique du Nord. «Mes collègues me disaient que je leur devais pas mal d'argent!», lance-t-il en riant.

C'est ainsi que MaestroVision, qui compte à présent 14 employés, conçoit des systèmes de gestion de clips vidéo destinés aux stations de télé, mais qui peuvent également servir à toute organisation qui gère des archives vidéo.

«Nous avons d'abord inventé une technologie qui permet de numériser sur disque dur toutes les vidéos et qui permet ensuite

de dresser des listes pour, par exemple, la diffusion de clips les uns à la suite des autres», explique Claude Turcotte. C'est ainsi que les archives vidéo de l'Assemblée nationale — 35 000 heures d'enregistrement — sont conservées à l'aide de la technologie de MaestroVision. «Au Québec, toutes les stations Cogeco, Vidéotron, Météomédia, etc., utilisent notre technologie», dit-il fièrement.

«L'EMBA de Concordia a été pour moi un investissement extraordinaire», insiste Claude Turcotte. Sans cette formation, je ne serais plus en affaires aujourd'hui. Impossible!»

Collaborateur  
Le Devoir

# Tout est possible

Quand on repousse les limites du savoir à la maîtrise et au doctorat.



## FORMATION APPLIQUÉE EN GÉNIE

PARCE QUE LA PROFESSION ÉVOLUE

L'ÉTS propose une structure souple convenant aux professionnels en exercice. Les crédits obtenus d'un programme court peuvent être emboîtés dans un DESS, et les crédits de celui-ci peuvent à leur tour être inclus dans un programme de maîtrise.

- **DOCTORAT : DEUX PROFILS** (90 crédits)
  - Recherche appliquée
  - Innovation industrielle
- **DIPLÔMES D'ÉTUDES SUPÉRIEURES SPÉCIALISÉES** (30 crédits)
  - De 5 à 8 cours + un projet
- **MAÎTRISES AVEC MÉMOIRE** (45 crédits)
  - Un volet scolarité allégé
  - Un volet recherche renforcé
- **PROGRAMMES COURTS** (15 crédits)
  - 5 cours sur un thème donné
- **MAÎTRISES SANS MÉMOIRE** (45 crédits)
  - Cours techniques
  - et cours de gestion + un projet

etudier.uqam.ca

L'effet UQÀM

L'ÉTS est une constituante du réseau de l'Université du Québec

**ÉTS**  
Le génie pour l'industrie

École de  
technologie  
supérieure

## ÉDUCATION

DOCTORAT EN TRAVAIL SOCIAL

## L'UQAM rejoint l'UdeM et l'Université McGill

Chaque établissement aura une approche disciplinaire qui lui sera propre

En septembre 2014, l'École de travail social de l'UQAM accueillera sa première cohorte de doctorants, rejoignant les rangs d'un programme conjoint mené depuis 1996 par l'Université de Montréal et l'Université McGill. Alors que le doctorat en travail social y réunit quelque 75 doctorants, l'UQAM viendra gonfler ce chiffre en recrutant une demi-douzaine de nouveaux étudiants par an.

ASSIA KETTANI

L'arrivée de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) dans un tableau du travail social où figuraient déjà McGill et Montréal permettra de « conjuguer les efforts, de consolider les laboratoires et les équipes de recherche des autres universités », se réjouit Lucie Dumais, professeure et directrice des études supérieures à l'École de travail social de l'UQAM.

Réunissant des enseignants dans une formation de haut calibre, le partenariat permettra ainsi « d'ouvrir la porte à plus de complémentarité dans la recherche et dans la direction d'étudiants ». Ce regroupement est d'ailleurs appelé à rayonner au-delà des murs universitaires, estime Oscar E. Firbank, professeur à l'École de service social et responsable du doctorat à l'Université de Montréal (UdeM). En combinant les expertises et les compétences des trois universités concernées, le programme contribue « à créer un pôle d'attraction et à faire ressortir Montréal comme milieu urbain dynamique et interculturel ».

Engouement pour une discipline  
La création à l'UQAM de ce programme de 3<sup>e</sup> cycle naît d'un engouement pour la question. « Il y a un bassin de plus en plus grand de doctorants en travail social », explique Lucie Dumais, qui occupe aussi la fonction de codirectrice au Laboratoire de re-

cherche sur les pratiques et les politiques sociales.

Alors qu'en ses débuts le programme faisait figure de pionnier dans le champ des études supérieures en travail social au Québec et au Canada, on assiste aujourd'hui à une seconde phase de développement de la recherche dans cette discipline. Pourquoi cet engouement? « Au cours de la dernière génération,

le réseau public, qui existe depuis 50 ans, a profondément évolué », explique Lucie Dumais.

Cela a changé la face du travail social au Québec. « Les services sociaux, les politiques publiques et le rôle de l'État se sont transformés et une pluralité d'acteurs se sont développés: à côté des dispositifs gouvernementaux, les organismes communautaires et privés se sont multipliés », note-t-elle.

Une autre évolution majeure de la discipline concerne l'importance croissante de la recherche pratique. En effet, en marge de la recherche fondamentale, M<sup>me</sup> Dumais constate le besoin de « comprendre comment sont menées les interventions sur le terrain. En travail social, les personnes agissantes sont dans l'action et l'intervention. »

Et, alors que « la recherche appliquée a des besoins particuliers auxquels ne répond pas la recherche fondamentale », le programme de l'UQAM est conçu pour permettre le développement d'un savoir pratique et l'articulation des grandes théo-



Il importe de comprendre comment sont menées les interventions sur le terrain. En travail social, les personnes agissantes sont dans l'action et l'intervention.

TOM HANSON LA PRESSE CANADIENNE

ries et des connaissances concrètes.

« L'UQAM a une tradition de recherche qui lie le théorique et le pratique », explique-t-elle. « Nous travaillons en collaboration avec des organismes communautaires, les ministères et les municipalités. » Une spécialité renforcée par la localisation de l'établissement, niché au cœur du centre-ville et des questions urbaines, ce qui favorise la création de liens étroits avec les milieux d'intervention. « C'est cette façon d'aborder la recherche en travail social que nous injectons actuellement. »

À ce titre, le doctorat nouvellement offert à l'UQAM ouvre ses portes vers l'Europe, où la formation en travail social n'est pas proposée au niveau

universitaire, mais dans les écoles de formation professionnelle. « Une réflexion y est en cours sur la formation et la recherche en travail social. La recherche et le métier sont séparés, alors que nous essayons de lier les deux. »

De même, les deux autres universités concernées affichent chacune leur spécialité. Seule université anglophone du partenariat, McGill perforce par son expertise en matière de soins et de services auprès des minorités linguistiques, ainsi qu'à travers son centre de services pour les familles. À l'UdeM, trois axes de recherche sous-tendent le programme: les problèmes sociaux, le développement de pratiques novatrices

et l'analyse de l'organisation de la prestation et des politiques sociosanitaires, avec des champs d'expertise prononcés en violence familiale et conjugale, en développement et protection de l'enfance, ainsi qu'en santé et protection sociale.

#### Une société en transformation

Mais ces champs d'expertise se plient aux besoins en mouvement de la société, nuance M. Firbank. L'évolution du réseau de la santé et du profil démographique et les enjeux d'actualité viennent ainsi « redéfinir les paramètres de la recherche dans un contexte comme celui de Montréal. Les doctorants cherchent des théma-

tiques qui n'ont pas encore été approfondies », poursuit-il.

Ancrée dans un contexte social et culturel particulier, la recherche se nourrit des phénomènes humains qui l'environnent. Parmi les thèmes qui rallient de plus en plus les étudiants, celui de l'immigration se pose par exemple comme un enjeu croissant, précise Shari Brotman, professeure à l'École de travail social et directrice du programme à McGill. « Il y a également de plus en plus d'étudiants qui se spécialisent dans le travail social à l'international, pour aborder notamment l'aide sociale dans un contexte de guerre. » Et, alors que le vieillissement de la population fait partie de la nouvelle donne démographique, la question des proches aidants et de l'aide aux personnes du 3<sup>e</sup> âge figure en première ligne des intérêts de la recherche.

#### Emplois futurs

Pour ce qui est des débouchés, les étudiants s'orientent principalement vers la recherche et l'enseignement. « Beaucoup de nos professeurs ont été formés en sociologie, psychologie ou éducation », précise Lucie Dumais. « Désormais, ils seront formés en travail social ». Mais, au-delà de la carrière universitaire, « les possibilités d'embauche des diplômés sont excellentes », souligne-t-elle.

En effet, en proposant une réflexion poussée et une analyse plus approfondie que ses pendants de 2<sup>e</sup> cycle, le doctorat permet de mobiliser les connaissances en amont de l'intervention sur le terrain.

Les diplômés ont ainsi un rôle à jouer au sein des réseaux de la santé ou des services sociaux, qu'il s'agisse de concevoir ou de mettre en place des pratiques d'intervention sociale, de gérer des projets ou encore d'analyser des politiques publiques ou des environnements sociaux.

Collaboratrice  
Le Devoir

VOUS PENSEZ  
SÉRIEUSEMENT  
À SURCLASSER  
LA CONCURRENCE?  
NOUS AUSSI.

LE MONDE EST PETIT NOUS VOYONS GRAND

ENSEMBLE, REPENSONS LE MONDE

Nos professeurs de renommée mondiale infusent leur pensée innovante dans les salles de classe de nos programmes professionnels.

- Le MBA de l'École de gestion John-Molson avec formation complète préparant au titre de CFA est offert par l'Institut de gestion des placements Goodman de Concordia. Grâce à ce programme, les étudiants peuvent obtenir simultanément deux titres professionnels reconnus mondialement tout en continuant d'acquérir de l'expérience en travaillant à temps plein.
- Le Centre de perfectionnement des cadres John-Molson offre diverses possibilités de perfectionnement professionnel par l'intermédiaire de séminaires publics, de formations sur mesure et de programmes d'encadrement individualisés sous la supervision d'éminents professeurs et praticiens experts de l'industrie.

- Le MBA de l'École de gestion John-Molson, qui figure en 80<sup>e</sup> position à l'échelle mondiale selon le classement de la revue *The Economist*, prépare les étudiants à des rôles interfonctionnels de premier plan.
- Le programme de MBA exécutif John-Molson permet aux gestionnaires de développer leur sens du leadership, d'améliorer leur connaissance du monde des affaires et d'élargir leurs horizons professionnels. *The Economist* a accordé au programme de MBA exécutif de l'école une deuxième place parmi tous ceux offerts au Canada.

johnmolson.concordia.ca

UNIVERSITÉ  
**Concordia**  
UNIVERSITY

ÉCOLE DE GESTION  
**JOHN MOLSON**



**UdeM**

Faculté de l'éducation  
permanente

Prévenir, détecter et contrôler la criminalité économique

FORMATIONS NON CRÉDITÉES OFFERTES À PARTIR DE NOVEMBRE

■ ENJEUX STRATÉGIQUES DE LA CYBERCRIMINALITÉ ■ PROTOCOLE D'ENQUÊTE DU CRIME ÉCONOMIQUE ■ STRATAGÈMES DE FRAUDE FINANCIÈRE

Formation continue

Inscription en ligne

www.fep.umontreal.ca/formatiocontinue

Université  
de Montréal

ÉCOLE DE TECHNOLOGIE SUPÉRIEURE

# L'ÉTS emprunte la voie de la formation à distance

Seuls quatre programmes de maîtrise sont actuellement ouverts en région

À la différence de la plupart des autres universités, l'École de technologie supérieure (ÉTS) a reçu le mandat de couvrir tout le territoire québécois. Pour y parvenir, elle consolide actuellement ses programmes tant au premier cycle qu'à la maîtrise et au doctorat, tout en se tournant avec modération vers la formation à distance.

RÉGINALD HARVEY

À l'instar de la plupart des établissements universitaires, il y a déjà un bon moment que l'ÉTS s'est dotée de salles de vidéoconférences pour rejoindre les gens dans des endroits éloignés, au gré de l'émergence des technologies. «En général et dans notre modèle à nous, comme dans les autres établissements, elles étaient surtout utilisées à la pièce dans des contextes très spécifiques, si l'on excepte la TELUQ et l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, qui en ont fait des spécialisations», relate Eric Germain, le responsable du Bureau du développement et de l'évaluation des programmes d'études à l'ÉTS.

En 2009, l'ÉTS effectue ses premiers pas dans le domaine au niveau du bac, avant de se tourner vers l'enseignement supérieur. «Nous avons lancé un programme court de premier cycle en planification et gestion de la maintenance, qui était donné entièrement par visioconférence. Avec l'appui d'un outil appelé Webex, de la compagnie Cisco.»

Une pareille formation était destinée en bonne partie à des gens qui travaillent dans des usines qu'on retrouve dans plusieurs régions du Québec. L'objectif premier était donc simple au départ. «C'était de rejoindre tout simplement davantage de gens qui n'ont pas nécessairement accès à nos cours parce qu'ils ne sont pas à Montréal.»

«L'ÉTS a une charte provinciale et on n'est pas comme la majorité des autres universités qui œuvrent sur un territoire donné; notre territoire, c'est le Québec», rappelle-t-il.

## La maîtrise emboîte le pas

L'ÉTS s'est montrée prudente avant d'inclure les études supérieures dans la programmation de la formation à distance. «Pour le deuxième cycle pour lequel on parle des ma-



JORDAN SILVERMAN ASSOCIATED PRESS

La formation à distance permet de rejoindre les gens habitant loin des grands centres urbains.

trises professionnelles, et non de celles qui sont de type recherche, on a décidé, à la fin de 2009, d'aller chercher justement une clientèle à l'extérieur de la métropole. Mais, pour nous, le volet technologique n'était pas au point et on n'était pas rendu là; on a plutôt fait de la délocalisation en envoyant nos enseignants spécifiquement dans la région de Québec. Jusqu'à récemment, nous avions donc un certain nombre de programmes qui étaient offerts là-bas, ce qui, en fait, s'est échelonné de janvier 2010 jusqu'à la présente session.»

Ce temps-là est révolu et un virage a été pris, rapporte M. Germain. «On s'est tourné progressivement vers l'enseignement par la vidéoconférence pour nos cours de deuxième cycle: on a une classe à Montréal à laquelle se joignent de l'extérieur, en simultané, une ou plusieurs classes, ou encore des individus; ils peuvent participer à la formation à partir d'une salle réservée à cette fin ou de leur PC. Mon équipe a vécu sa première expérience en cette matière-là à partir de janvier 2012 et on y va progressivement.»

Pour l'heure, quatre programmes de maîtrise sont disponibles à distance: Énergie renouvelable et efficacité énergétique (à Québec et à Sa-

guenay), Génie des risques de santé et de sécurité du travail (à Québec et à Rouyn-Noranda), Gestion et innovation (à Québec, à Rouyn-Noranda et à Saguenay) et Gestion de projets d'ingénierie (aux trois mêmes endroits).

Tous ces cours se déroulent en salle, mais déjà l'ÉTS envisage de desservir des étudiants sur le plan individuel avec l'appui de leur PC, tout en faisant preuve d'une réserve sur ce plan, comme il l'indique. «On l'a fait de façon expérimentale et on a la capacité technique pour y arriver, mais on n'ouvre pas ce volet-là à grande échelle parce qu'on veut être certain que la technologie a le niveau de maturité requis pour desservir correctement notre clientèle étudiante; si le système plante, ça ne fonctionne pas et on ne peut pas se permettre une telle erreur en étant une université de classe mondiale.»

## Impacts et suite de la démarche

Les ingénieurs sont principalement visés par ces programmes: la majorité des gens détiennent un baccalauréat en génie et les cours se déroulent durant la soirée pour faciliter leur accès à des personnes qui travaillent souvent le jour. Pour l'instant, il demeure difficile de cer-

ner les résultats obtenus en matière d'attractivité, comme le laisse savoir Eric Germain: «C'est en raison d'une clientèle qui est encore très petite. C'est encore marginal et ça va le demeurer pendant un certain temps, tout simplement parce qu'on est au deuxième cycle et que ce n'est pas tout le monde qui veut accéder à une maîtrise. On parle donc de petites cohortes et le maximum d'étudiants inscrits dans un cours à distance s'est chiffré à dix, à Québec.»

La position de l'École correspond à cette réalité. «On ne veut pas, dans ce cas, aller chercher des clientèles de 20 ou 30 personnes par groupe, parce que ce sont des gens qui s'ajoutent à nos classes de Montréal. On le fait vraiment pour accommoder un petit nombre de gens qui ne seraient pas servis autrement.»

Il souligne les aspects intéressants de ce type de formation. «On n'a pas à comptabiliser les frais encourus par les services d'un prof et les frais de location des locaux sont assez minimes: on peut servir de la sorte un très petit nombre d'étudiants à distance sans qu'on soit déficitaire, si on tient compte que nous gérons évidemment de l'argent public.»

Et que réserve l'avenir? Doit-on parler de statu quo par rapport à ce qui se fait actuellement? «On est présentement en réflexion, parce que, d'une part, le reste de l'École a une très forte croissance et on se doit de faire attention pour que l'ensemble des ressources suive cet essor. Mais je pense que cela va se développer davantage, comme on le voit ailleurs: c'est la tendance des universités sur le plan mondial de présenter une diversité de cours, mais, de notre côté, notre mandat, c'est d'offrir des programmes de formation qui sont crédités. On va donc digérer notre croissance tout en regardant ce qui se fait ailleurs, aux États-Unis, en Europe et dans les autres établissements ici; on va prendre le temps de bien digérer ce qui se passe avant de donner un autre coup dans cette direction-là.»

«La prochaine étape serait l'ouverture de nos cours à la communauté des gens qui suivent des formations sur leur PC. On a atteint un petit sommet dans la chaîne de montagnes et on regarde l'horizon avant de déterminer par où on s'en va», conclut-il.

Collaborateur  
Le Devoir

LE MONDE EST PETIT  NOUS VOYONS GRAND

ENSEMBLE, REPENSONS LE MONDE

CONCILIONS PROFIT ET ENVIRONNEMENT

CONCORDIA.CA  
CENTRE D'ÉTUDES CN  
SUR LA GESTION DURABLE  
DE LA CHAÎNE LOGISTIQUE



UNIVERSITÉ  
Concordia  
UNIVERSITY

Astronome  
Bibliothécaire  
Criminologue  
Démographe  
Éthicien  
Géographe  
Historien  
Historienne de l'art  
Latiniste  
Lexicographe  
Médecin de famille  
Musicologue  
Philosophe  
Psychologue  
Sinologue  
Sociologue  
Traducteur  
Urbaniste

Vient de paraître

## Profession démographe

Victor Piché



Quel est le rôle, dans la Cité, des chercheurs, des intellectuels, des professeurs, des universitaires en général? La collection «Profession» répond à ces questions.

Les livres des PUM sont aussi disponibles  
en version numérique à 50% du prix papier.  
[www.pum.umontreal.ca](http://www.pum.umontreal.ca)

Université  
de Montréal

Les Presses de l'Université de Montréal